

Le coq prétendu gaulois et ses origines.

Chacun a dans l'esprit le coq dit - ou prétendu - « gaulois », figure emblématique, totémique, de la France et des Français depuis... longtemps.



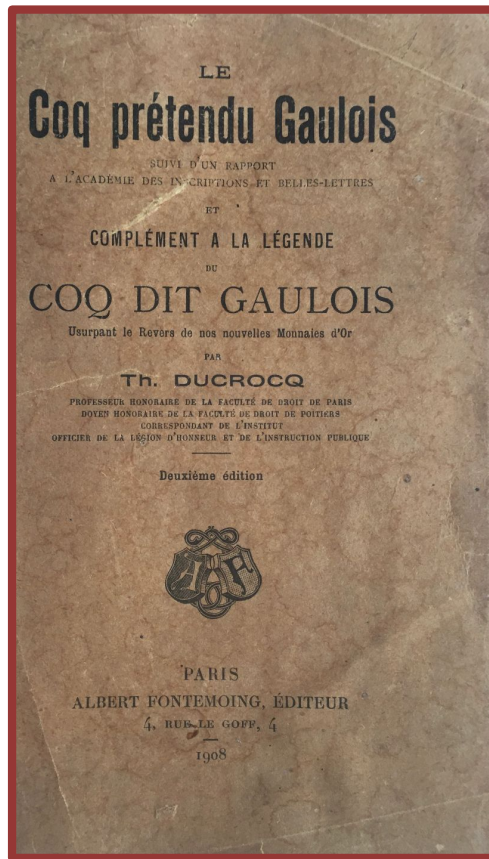
*Coq « gaulois » sur drapeau français (serviette en papier 2020)
et Président Loubet en coq vers 1905 (carte postale ancienne)*

Le coq emblématique de la France, roi ou peuple, apparaît en fait au Moyen-Âge alors que l'Antiquité gréco-romaine ou gallo-romaine l'ignora complètement en tant qu'emblème des Gaulois. Dans l'Antiquité, si l'on cherche à figurer les Gaulois - notion bien floue car alors aucun Etat gaulois unifié n'existe - c'est vers d'autres emblèmes que l'on se tourne, vers le sanglier ou l'alouette représentés parfois sur les enseignes de légions recrutées en Gaule par Rome. Jamais le coq ne représenta les Gaulois. En 1908, une plaquette déjà solidement documentée de Th. Ducrocq, juriste, ancien doyen de la Faculté de Droit de Poitiers et correspondant de l'Institut, s'intitule *Le Coq prétendu Gaulois*¹.

Pourtant la mythologie du coq « gaulois », apparue faiblement à partir du XV^e siècle, se répand dans le courant du XIX^e siècle quand, à partir de 1831, Louis-Philippe fut obligé de remplacer la fleur de lis des Bourbon par un coq à cause de graves émeutes contre les « Carlistes », les partisans de Charles X nostalgiques du drapeau blanc et de cette fleur de lis (de lys préféraient-ils écrire, à l'ancienne). On voit bientôt ce coq dit « gaulois » à Paris, par exemple au fronton du Panthéon, à l'entrée de l'École polytechnique, rue Descartes, et planté sur l'épaule de la « Marseillaise » de l'Arc de triomphe (le « Génie - féminin - de la Guerre » dit familièrement la « Marseillaise » dès 1836). Plus tard, Napoléon III, en admirateur de César et de Vercingétorix, fait fouiller le site d'Alésia à Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or) et poursuit ainsi la

¹ Th. DUCROCQ, *Le Coq prétendu gaulois et complément à la légende du coq dit gaulois usurpant le revers de nos nouvelles monnaies d'or*, Editions Albert Fontemoing, Paris, 1908.

réhabilitation des Gaulois auquel on continue d'attribuer le coq comme oiseau-fétiche. Ainsi s'épanouit en France et au-delà l'usage courant et maintenu jusqu'à nos jours mais historiquement erroné de nommer « gaulois » le coq en tant qu'emblème représentatif de la Gaule et donc de la France et des Français.



*Plaquette de 1908 au titre éloquent
 (collection de l'auteur)*

Tout est dit d'entrée de jeu, sauf sur l'origine complexe du qualificatif « gaulois » donné au coq des Français.

Quand nous entrons dans le Moyen-Âge apparaissent, selon le joli mot de l'historienne Colette Beaune, « les deux chants du coq »².

Certes on reconnaît partout et de tout temps au coq-animal, depuis la plus haute antiquité chinoise, un certain rôle symbolique d'animal vigilant, celui qui veille sur son cheptel de poules et qui s'éveille tôt : alors son chant matinal réveille les humains.

Dans l'étude de ses représentations emblématiques, le premier « chant du coq » correspond à un appel essentiellement religieux. C'est le coq de la vigilance chrétienne qui a chanté trois fois, selon l'Évangile, à chaque reniement de Pierre à la veille de la Passion. Symbole positif perché au sommet des clochers, au-dessus de la

² Colette BEAUNE, *La naissance de la nation France*, Éditions Gallimard, collection *Folio*, 1985, pp. 24-58.

cloche, il figure le Christ ou le clergé qui s'éveille tôt - ou qui veille jour et nuit - pour protéger les fidèles contre les démons rôdant aux alentours. Il existe ainsi dans toute la Chrétienté médiévale et il n'a rien alors de spécifiquement français ni a fortiori gaulois. Il sert parfois en même temps de girouette - en espagnol *gallito*, « petit coq », ou *veleta*, « veilleuse ». Sur une frange historiée de la *Broderie de Bayeux* - dite familièrement et à tort *Tapissérie de la Reine Mathilde* - un jeune clerc installe un tel coq - de métal - au sommet de la chapelle en construction du monastère de l'Ouest, Westminster, à Londres.



Sur la Broderie de Bayeux, fin XI^e

C'est le second « chant du coq » qui nous interpelle en tant que Français, celui du coq moqué de la littérature - ou infralittérature - médiévale profane et populaire offerte par les fabliaux et farces de l'époque.

Il figure par exemple sous le nom de *Chantecler* dans le *Roman de Renart* que chacun garde en mémoire. Ses qualités ou défauts propres sont alors la vanité et la sottise qui permettent au goupil de le duper aisément, un caractère coléreux, lubrique et froussard : la peur l'envahit face au goupil.



*Chantecler (ici celui d'Edmond Rostand,
joué par Lucien Guitry, dessin de SEM)*

C'est bien l'image qu'empruntent en ce temps dans leurs moqueries les ennemis du roi de France - et de ses sujets. Alors l'aigle germanique, le lion ou léopard anglais, le lion flamand (puis hollandais), espagnol (le léon du royaume de Castille-et-León), vénitien (en figuration de saint Marc) et même norvégien ne peuvent pas frapper la fleur de lis française - depuis Clovis disait-on. Mais le recours au coq ridiculisé de la littérature populaire est, de leur part, la création habile d'un « contre-emblème » insultant. Ce coq peut parfois être présenté comme une figure dite « parlante » en héraldique, grâce à l'homonymie « Gallus » gaulois et « gallus » coq mais seulement pour ceux, encore rares, qui connaissent le double sens du terme latin « gallus » ou, mieux, qui voient un lien génétique de mère à fille entre la Gaule et la France.

C'est dans des textes variés des XII^e et XIII^e siècles qu'apparaît l'animal puis, au XIV^e siècle, ses représentations illustrées. Michel Pastoureau dans ses *Emblèmes de la France* et surtout dans sa participation au tome 3 des *Lieux de mémoire*, présente ainsi plusieurs images dont celle d'un « coq ethnique » français présent au siège de Cassel en 1328 (comté de Flandre), miniature postérieure créée pour les *Grandes Chroniques de France* vers 1470³. Les sujets de cette cité flamande, révoltés contre

³ Michel PASTOUREAU, « Le coq gaulois », dans *Les Lieux de mémoire*, volume 3, sous la direction de Pierre NORA, pp. 4297-4319 dans la collection *Quarto* de 1997 en trois volumes, Éditions Gallimard (édition originale : Édition Gallimard, collection *Bibliothèque des Histoires*, 1995).

Du même auteur, *Les Emblèmes de la France*, Éditions Bonneton, Paris, 1998, p. 62 à 83. L'auteur, en page 83, par un appel amusant - et amusé - propose de choisir le coq comme « la seule figure consensuelle (il a été l'emblème des rois et des républiques) et la seule dont l'adoption comme emblème national serait historiquement fondée ». Même si le coq figure parfois, en motif secondaire et alternatif, sur timbres et pièces de monnaie, ce serait se permettre un vrai geste « sacrilège » car impliquant de remplacer *Marianne* par le coq

leur souverain, le roi de France, tendent au-dessus de leurs remparts une toile où est peint un coq avec l'inscription ironique suivante : « Quand ce coq chanté aura / le roi trouvé [un Valois illégitime] ici entrera ». Apparaît aussi dans un autre récit : « Quand le roi Cassel conquêtera / Ce coq chantera ! ». C'est là une marque de « belgitude » avec plus de six siècles d'avance sur l'apparition du terme⁴.

Cette représentation symbolique du roi de France ou de ses sujets sous la forme d'un coq part donc d'une intention maligne de dénigrement. Elle est très partiellement aidée par un calembour en langue latine, langue plus pratiquée au Moyen Âge que de nos jours, simple jeu de mots offert par l'homonymie de « gallus » et « Gallus » qui n'existe pas entre les mots français désignant les mêmes objets. En outre, il ne faut pas oublier que ce n'est qu'à la fin de ce Moyen-Âge que commence à poindre l'idée que les Français descendent des Gaulois et non pas des Francs issus eux-mêmes des Troyens de l'*Illiadé*, comme on le pensait de prime abord. Ce n'est qu'à partir du XVI^e siècle que les nobles se prétendirent d'origine franque, au sang « pur » selon eux, et non pas gaulois, sang « impur ». L'inversion de la « pureté » interviendra quand poindra la Révolution et le « sang impur » sera alors et d'abord celui des nobles émigrés, « parricides ». Long et lent cheminement vers « nos pères des Gaulois » du XIX^e siècle avec passage par le « sang impur »⁵.

Reste essentiellement, avec ce coq subi, l'intention de nuire, d'insulter le roi de France ou ses sujets en utilisant la symbolique dépréciative d'un tel emblème ridiculisant son porteur.

Nuançons encore avec Michel Pastoureau. Si les Anglais, selon une coutume encore vivante, adorent se moquer des Français, certes avec humour, à partir de la fin du Moyen-Âge, au XV^e siècle, le symbole valorisant du coq religieux apparaît pour présenter le souverain Charles V en bonne part comme le protecteur qui veille sur ses sujets : premier « chant du coq » face au second, celui du *Roman de Renart*⁶.

Mais quand surgit la Renaissance, renaissance de l'Antiquité, c'est une revalorisation complète de l'animal symbolique qui s'épanouit, avec ce que nous pouvons qualifier de troisième « chant du coq », apparu avec la Renaissance mais issu de l'Antiquité.

En effet le coq de l'Antiquité grecque puis romaine ainsi retrouvé était le plus souvent doté d'une valeur positive. Dans le monde hellénique, en animal batailleur et même teigneux, le coq symbolisait la vaillance du soldat - qu'il illustrait dans la réalité à l'occasion des combats de coqs déjà pratiqués à Athènes et Rome. En outre dans le panthéon composite des divinités romaines, il accompagnait divers dieux tels que

comme emblème national alors que nous avons fait la Révolution, créé l'École normale supérieure et que nous sommes en République !

⁴ Michel PASTOUREAU, dans *Les Lieux de mémoire*, vol. n° 3 (dir. Pierre NORA), p. 4303, *op. cit.* en note 3.

⁵ Ce n'est pas ici un lieu propice pour défendre les fortes paroles du refrain de la *Marseillaise*, « chant de guerre et de liberté » (voir en particulier un article de Pierre SERNA sur le « sang impur » dans la *Revue historique des Armées* n° 287, année 2017).

⁶ Colette BEAUNE, *op. cit.* en note 1.

Jupiter, Apollon, Mars ou Mercure. C'est ainsi que les fouilles archéologiques du XVI^e siècle permirent de multiplier les découvertes de représentations de coqs « de compagnie », attributs ou compagnons de divinités appréciées des humains.

Ne détaillons pas : objets votifs en bronze, terre cuite, pierre sculptée, mosaïque, ces coqs sont romains, qu'on les ait découverts en Italie, en Espagne, en Gaule ou ailleurs, ils ne sont en rien des animaux-fétiches symbolisant les Gaulois, malgré ce que prétendront bientôt, et à tort, de plus en plus de collectionneurs dits « antiquaires » puis d'archéologues français. Si les Français commencent sous les règnes d'Henri IV et de Louis XIII à parler de « coq gaulois », c'est par désir de s'attribuer, avec un chauvinisme précoce et éhonté, l'exclusivité de ce symbole positif, désormais assumé. Et cette appropriation peut sembler tout à fait légitime et être bientôt reconnue à travers toute l'Europe, puisque qu'on a commencé à faire des Français les descendants des Gaulois.

Voici, frappée en 1601, une médaille pour la naissance du futur Louis XIII sur laquelle l'enfant royal est accompagné d'un coq planté sur le globe terrestre. Dix ans plus tard, à Paris, c'est la Place Royale - aujourd'hui Place des Vosges - qui est décorée d'une alternance de lions espagnols et de coqs français pour fêter les fiançailles de Louis XIII avec Anne d'Autriche, infante des Habsbourg d'Espagne. Le coq et le lion sont repris, au même endroit, en 1660, pour le mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse, également espagnole⁷.

L'apogée, l'envol du coq en France, culmine avec la décoration des chapiteaux des pilastres ornant la Galerie des Glaces, chef-œuvre de Charles Le Brun, le décorateur qui créa l'ordre dit « français » à la demande de Louis XIV. Ses coqs français sont situés si haut que la marée des touristes les ignore totalement. Ces deux coqs situés sur chaque chapiteau, de part et d'autre, sont partiellement masqués par des volutes. Ils encadrent la tête d'Apollon, figure du Roi-Soleil. Ils accompagnent trois fleurs de lis et un semis de plumes de coq remplaçant la flore habituelle du chapiteau corinthien. Ils sont vraiment trop haut-perchés pour être décelés sans une paire de jumelles ou un puissant téléobjectif, mais ils veillent sur la France⁸.

Certes, parmi les esquisses préparatoires de Le Brun, l'une est limpide mais très éloignée du résultat final : une seule fleur de lis, absence des plumes de coq, orientation différente des coqs réduits d'ailleurs à leurs têtes, etc. Michel Pastoureau l'a reproduite dans ses *Emblèmes de la France* mais sans indication de la source.

⁷ Ce mariage consanguin (pas du coq et du lion mais de Louis XIV et de l'infante Marie-Thérèse) ne laissera sur six naissances qu'un seul enfant survivant.

⁸ La fragile et somptueuse Galerie des Glaces fut encore restaurée récemment, restauration présentée dans la *Revue du Louvre* n° 3 de juin 2007.



Esquisse préparatoire de Le Brun dans Les Emblèmes de Michel Pastoureau, p. 72.

Le résultat effectif, c'est une surcharge baroque d'éléments décoratifs au sein desquels se tapissent deux coqs français, masqués dans une décoration profuse bien peu classique par son style plus hispanique et maniériste que français. Tel couronnement allemand de 1871 et telle victoire française de 1919 furent célébrés sous le regard altier et masqué de ces coqs ignorés de Bismarck comme de Clemenceau.



Chapiteau d'un pilastre de la Galerie des Glaces (photo Jean-Eric Laurent, 2020)

Face à cette assomption coruscante du coq-emblème du Roi-Soleil en son palais, coq désormais assumé et non plus subi, la caravane des moqueries ennemies poursuit imperturbablement sa route assassine.

En voici deux exemples. Tout d'abord tout au long de la guerre de Hollande (1672-1678) où s'affrontent les adversaires entre succès, défaites et piétinements (seules les victoires françaises figurent sur les toiles marouflées de Le Brun dans la Galerie des Glaces), les dessinateurs et caricaturistes hollandais envoient des flèches mortifères contre le coq français. De telles gravures sont aujourd'hui conservées à foison - mais guère consultées - au *Rijksmuseum* d'Amsterdam.

Sur l'une d'entre elles, la légende indique : « La vierge [hollandaise] combattant pour sa liberté ». Cette allégorie féminine est protégée par un « chapeau de la Liberté » qu'elle tient au bout de sa lance, tandis qu'un rayon foudroyant abat dans le ciel un coq français totalement déplumé, représentation évidente et moqueuse du Roi-Soleil. Enfin, brandissant son sabre de marine, le lion hollandais se dresse en position d'attaque.



*Touché à mort, le coq passe en flèche sous le soleil
(gravure du Rijksmuseum)*

Plus tard, au début du XVIII^e siècle, c'est dans la verte campagne anglaise au Palais de Blenheim (Oxfordshire) nouvelle résidence de John Churchill, premier duc de Marlborough, qu'un infamant trophée sculpté représente, en surplomb sur le rebord du toit, le lion britannique en grandeur nature qui dévore le coq français. Les généraux du Roi-Soleil avaient été vaincus par ce Churchill en particulier à Blenheim (Bavière) en 1704 et à Malplaquet en 1709, dans la guerre de Succession d'Espagne.

La France et son coq furent bientôt vengés par la comptine enfantine « Malbrough s'en va-t-en guerre » qui se prononce « Malbrouk » en français et il en existe une version en espagnol, « Mambro se fue a la guerra », une autre encore en arabe, paraît-il. Raillant l'ennemi, l'auteur français de cette chanson procède à la disparition sur le champ de bataille du vainqueur à Malplaquet même puis à son enterrement : « Est mort et enterré (*bis*)... »

Nous n'accompagnerons pas le coq français prétendu gaulois au-delà, bien qu'il ait survécu jusqu'à nos jours - en emblème et en appellation - et qu'il ait au passage bien lutté en aidant efficacement les Poilus pendant la Grande Guerre face à l'aigle germanique.

Bernard RICHARD